



Témoignage du caractère très minéral de l'architecture rurale de Haute-Tarentaise.

L'architecture rurale «traditionnelle» à Tignes

Transmis de générations en générations, le bâti rural, cette «architecture sans architecte», est un patrimoine devenu rare en Haute-Tarentaise. La valse des siècles, mais surtout la déshérence, la modification des usages et le développement des stations de ski du XXe l'ont ainsi malmené. Parfois difficile à redécouvrir sous la couche des ans, l'usage même du vocable d'architecture traditionnelle est resté obscur et a fait l'objet de long débat. Largement usité à partir des années 1970, le terme de traditionnel est inadéquat. Celui-ci est très ambigu et fait trop souvent référence à un jadis introduit et fantasmé par les folkloristes de la fin du XIXe siècle, repris par certains ethnologues avant d'entrer dans le langage courant, et plus volontiers commercial, des agents immobiliers et autres professionnels du tourisme, plus proche de l'image que de la réalité. N'employer que le terme de traditionnelles pour les constructions d'avant la Première Guerre mondiale serait ainsi nier aux populations rurales une histoire, une évolution, et les figer dans un savoir-faire intemporel et immuable. Aussi, dans le cas des constructions d'avant la Première Guerre mondiale, le vocable approprié est plutôt celui d'architecture rurale auquel peut être éventuellement associé celui de traditionnelle.

En Savoie, les différentes «architectures de pays» sont fonction des contraintes rencontrées en montagne et haute montagne (le climat, l'altitude, la pente) et de l'activité des hommes, qui conditionnent les matériaux utilisés, le plan et la conception de l'habitat. Ainsi, il n'y a pas de modèle unique de maison savoyarde. Du nord au sud, on passe par exemple de la dominante bois à la dominante pierre, comme c'est le cas en Haute-Tarentaise.

À Tignes, les maisons et chalets étaient principalement construits par les habitants. Ce n'est qu'ensuite, à partir de la fin du XIXe que sont recensés à Tignes, des travailleurs spécialisés : menuisiers, maçons-plâtriers, le plus souvent italiens. Les locaux récupéraient ainsi dans les carrières de schistes ou quartzites et dans les pierriers naturels, lors des périodes hivernales, les matériaux nécessaires à la construction de leurs bâtiments. Les lauzes (ou badières en Savoie) étaient descendues en luge jusqu'aux habitations, grossièrement retaillées et disposées à la main sur les toits, les plus lourdes placées le long des bords afin de stabiliser l'ensemble. Ces mêmes pierres étaient utilisées pour les murs non appareillés montant jusqu'à la charpente,



En Haute-Tarentaise, le bois n'est utilisé que pour la charpente, les balcons, voire les linteaux.



Détail de l'assemblage d'un balcon muni de chevilles.

ainsi que pour les encadrements des portes et des fenêtres, complétés parfois par des linteaux de bois. Les mortiers et enduits étaient fabriqués à partir de la chaux, comme l'indique dans les anciens cadastres la présence de four dans les différents hameaux de Tignes. Aujourd'hui la mode se prête aux murs avec pierres apparentes, mais originellement les murs, côté habitation, étaient systématiquement recouverts d'un enduit.

Le plan de ces maisons est en général plus ou moins rectangulaire en Haute-Tarentaise. La pente des toits, à 2 pans et d'environ 25 °, permettait à la neige de servir d'isolant thermique, tout comme le foin qui se trouvait généralement à l'étage supérieur. Les vaches, moutons, porcs et poules vivaient l'hiver dans la même pièce que leurs maîtres, le boûu en patois, située au rez-de-chaussée, en attendant la belle saison. Cette promiscuité complète était spécifique aux habitations des hautes vallées de Tarentaise et Maurienne, où le bois de construction et de chauffage était rare. À l'arrivée des beaux jours, les occupants délaissaient alors cette pièce mixte d'hiver, pour s'installer dans des chambres situées à l'étage.

Extérieurement, les maisons présentent une ou plusieurs galeries le long de la façade principale, se limitant parfois, du fait de la rareté du bois à de simples plateformes garnies de lisses (ou garde-corps). Protégés de la neige et de la pluie par un toit débordant, ces balcons permettaient de faciliter le séchage des récoltes à l'automne. Ceux-ci étaient originellement en mélèzes avant d'être progressivement remplacés par du sapin. Avant la fin du XIXe siècle, ces balcons étaient agencés sans aucun renfort métallique, par des tenons, mortaises et chevilles, procurant une singularité à chaque bâtiment. Par la suite, l'apparition de pièces métalliques, du travail du bois mécanisé, l'utilisation donc de panneaux plus réguliers et parfois même de dalle de béton ont simplifié, outre la construction, leur apparence. Le bois de chauffage était entassé à l'abri du balcon.

L'arrivée de l'été était en outre l'occasion pour certains de s'établir en montagne avec les bêtes et de séjourner dans les chalets d'alpage. À la différence des maisons de village, ceux-ci étaient de plus petite dimension et avaient des formes plus simples, souvent à moitié enterrés dans la pente. Des annexes telles que des écuries et caves d'affinage des fromages les jouxtaient généralement.

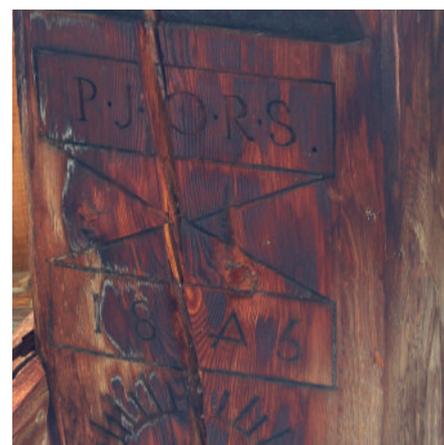
Depuis l'entre-deux-guerres, avec le développement de la station et l'uniformisation des techniques de construction, ce patrimoine a parfois disparu, ou a été reconstruit avec des matériaux disparates. Plus récemment, à la fin des années 1970 est apparu un nouveau style se réclamant d'une architecture traditionnelle, mais plus fidèle à la vision fantasmée du touriste : le style «néo-montagnard», ou «néo-traditionnel». Cette mode, liée à une imagerie populaire du chalet savoyard confondu avec le Suisse et le Tyrolien, tend à mettre en scène la montagne. Par l'abus de parements de bois notamment, elle uniformise l'habitat, les villages, villes et stations de montagne, bien plus que les grands ensembles précédents, faisant perdre à ces lieux leur caractère et singularité.



Double linteaux en bois sous la panne faîtière.



Détail d'une poutre dévoilant le travail de l'artisan



Exemple de datation d'une maison sur une panne faîtière (1845)



Située au hameau de La Reculaz, la maison cicontre, datant de 1690 d'après la panne faîtière, est une des plus anciennes de la vallée.

L'étable-habitation est au rez-de-chaussée, ainsi que la cuisine d'été et un première chambre. Les étages supérieurs sont partagés entre des chambres donnant sur la façade et une vaste grange. Le balcon supérieur a disparu. Quant à l'enduit de la façade, qui recouvre le mur de pierres sèches, celui-ci est du XXe siècle.